



Info sur le magazine - Sortie Planète Japon N°5



Planète Japon N°5

Sortie le 22 Juin

■ Interviews

>> Kojiro Akagi

>> Tetsuya Nakashima

■ Reportages

>> Sanja Matsuri, la parade des tatoués

>> Bon plan pour se loger à Tôkyô

■ Dossiers

>> Cuisine japonaise
Esthétique des saveurs

>> Ieyasu Tokugawa
le plus grand shôgun

>> Les Shunga

■ Animé / Manga

>> Gôkusen

>> Area 88

>> Lobo, roi des loups

Et beaucoup d'autres choses !

Sans oublier toutes nos rubriques :

Cours de japonais, Votre part de Planète, Top Lecture, Top Vidéo, News, Produits dérivés, Rubrique Internet, High-Tech, Pause Music...



Kojiro Akagi

Son Paris



Au mois de mars dernier, la *Galerie de Paris*, récemment ouverte rue Blanche à Paris à l'initiative de la peintre Anna Filimonova et de Jean-Luc Masson, organisait une exposition du peintre japonais Kojiro Akagi, en partenariat avec JAL et Canon. La soirée de vernissage a réuni notamment l'ambassadeur du Japon en France, son excellence M. Hiroshi Hirabayashi accompagné de son épouse, ainsi que des journalistes japonais et bien d'autres personnalités et amis du peintre. Grâce à l'accueil et à la confiance de Mme Filimonova et de M. Masson, que je tiens à remercier, nous avons pu organiser une rencontre avec M. Akagi. L'exposition s'est tenue jusqu'en avril, mais certaines toiles et ouvrages du peintre restent disponibles à la Galerie de Paris.

Rencontrer Monsieur Kojiro Akagi laisse un souvenir touchant et, surtout, sa gentillesse et sa simplicité ne laissent pas présager du parcours incroyable de cet homme. Nous voulons, à travers les illustrations de cet article, vous faire découvrir le peintre, mais son histoire est construite de chemins parallèles qui l'ont conduit à la fois dans les milieux de la mode et du journalisme. La peinture a toujours été pour lui une passion, à laquelle il s'adonnait pour son plaisir, mais dont il n'a pas fait son métier.

C'est en 1963 que Kojiro Akagi arrive en France avec sa femme, pensant y rester deux ans, c'était à l'époque le maximum consenti par les autorités japonaises, qui fournissaient les devises étrangères. Surnommé par la suite **le plus parisien des Japonais**, il finit par s'installer à Paris et y vit depuis plus de 40 ans ! Né à Okayama, ville côtière située entre Osaka et Hiroshima, il a suivi

des études de sciences physiques mais s'intéresse de près à la peinture autant qu'à la mode. Créant lui-même des modèles, il **présente des collections** dans le quartier de Ginza, à **Tôkyô**, alors qu'il a tout juste 25 ans. Dans le même temps, il expose des toiles dans des galeries réputées. Pour lui, se perfectionner dans l'une ou l'autre de ces voies, c'est obligatoirement se rendre à Paris, centre incontestable de la mode autant que de l'art. A son arrivée, il **s'inscrit à l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux Arts**. Les événements de mai 1968 vont aboutir à la fermeture des ateliers pour un temps indéterminé. Lui qui peignait principalement des nus et des natures mortes, décide alors de poser son chevalet sur les trottoirs de Paris et se fixe comme objectif de **dessiner 100 vues de la capitale**. Un pari ambitieux qui l'amènera presque 10 ans en avant, alors qu'il pensait qu'il lui faudrait quelques mois !

Ses tableaux obtiennent très rapidement des récompenses dans les salons où il expose, et son palmarès est impressionnant : **Médaille d'Or au Salon des Artistes Français** en aquarelle en 1971, le même titre, en peinture cette fois, en 1974 ; entre-temps, des récompenses dans d'autres salons, à l'étranger notamment. D'ailleurs, tout au long de son parcours, Akagi a exposé ses tableaux dans un nombre incroyable de pays : Algérie, Russie, Allemagne, Koweït, et d'autres. En province également bien sûr, et certains musées se sont d'ailleurs portés acquéreurs de ses toiles : vous pouvez en voir une au Musée Municipal de Toulon, ainsi qu'au Musée Grez-sur-Loing, qui en possède deux. Mais c'est sans conteste au **Musée Carnavalet de Paris** que vous aurez une

vision plus large du travail de l'artiste, **plus de 100 œuvres** (111 exactement) dont la majeure partie acquise en 1979, les originaux des fameuses 100 premières vues de Paris. Ce musée, qui est celui de l'histoire de Paris, prouve bien à quel point cet artiste fait œuvre de mémoire en peignant des tableaux hyperréalistes, ne négociant pas avec l'architecture des bâtiments, même si cela semble au détriment d'une esthétique à laquelle l'œil est habitué de manière trop restrictive. Akagi représente les édifices dans leur moindre détail, y compris les tags qui sont malheureusement maintenant devenus le lot commun, même sur des murs très anciens. Ce réalisme déstabilise certains et conquiert bien évidemment tant d'autres, car la qualité des œuvres reste déconcertante, le **travail des perspectives et des couleurs** est saisissant. Les couleurs, parlons-en ! C'est la particularité de ses œuvres, et ce qu'il tient à revendiquer comme étant le centre même de son style : **ses contours rouges** qui, une fois encore, **déroutent**. Nous avons l'habitude que les contours soient noirs, mais finalement, pourquoi pas blancs ou rouges ? C'est là l'originalité de son travail, une technique très particulière qui lui a été inspirée lors d'un voyage en Italie, en observant le travail des verriers vénitiens. Ces contours ciselés sont réalisés à main levée à l'aide d'un pinceau très fin, la justesse du résultat et la minutie du travail laissent admiratif !

C'est donc avec un immense honneur et un vrai plaisir que nous vous présentons Monsieur Kojiro Akagi, qui nous a reçu dans son atelier parisien. Il a répondu aux questions de Planète Japon :

Quelle image vous faisiez-vous de Paris avant d'arriver en France ? Avez-vous été motivé par le succès de Foujita ?

Ce qu'a fait Foujita à l'époque, au début du XXe siècle, est extraordinaire. Son effort d'adaptation est incroyable, il faut vraiment se rendre compte des conditions qui étaient tellement différentes. Oui, c'est un peu mon prédécesseur, je l'admire.

Je suis venu en France en 1963, en 1964, le Japon organisait les Jeux Olympiques à Tôkyô et entrait à l'OCDE. Jusque là, le Japon était encore un pays en voie de développement, il avait été détruit, l'économie était quasi inexistante. Il y avait seulement un peu d'exportation vers les Etats-Unis. Pour nous, l'Europe et l'Amérique représentaient vraiment le paradis. Pour ma part, d'un point de vue artistique, l'Ecole de Paris était le centre. Je m'intéressais aussi à la mode. Au début, nous avons eu la mode occidentale par les Etats-Unis, puis eux aussi se sont mis à acheter la mode française, à Paris. C'était donc là qu'il fallait être.

En 1975, vous avez reçu la distinction de l'Épingle d'Or, pour avoir contribué à l'ouverture du marché du prêt-à-porter français au Japon. Vous avez donc été très actif dans ce milieu en France ?

D'abord, pendant 7 ans, à Tôkyô, j'ai créé des modèles et fais des défilés. Puis j'ai décidé de venir à Paris, "Le" lieu de la mode pour apprendre, mais le gouvernement japonais n'autorisait que 2 ans de devises étrangères. Le titre d'étudiant était possible, le titre de boursier était en revanche impossible à obtenir. Je me suis donc d'abord inscrit à une petite académie d'art à Montparnasse. Le métier de peintre au Japon était très difficile, pas reconnu. Pour ma famille, il n'en était pas question. Je me suis marié puis je suis venu avec ma femme en France. Je suis allé chez un très grand couturier, mon ami, Jacques Griffe. Mais la Haute Couture est un domaine très difficile et j'avais déjà 30 ans, même si lui pensait que je n'en avais que la moitié !! Je suis alors rentré à l'Ecole des Beaux Arts de Paris. J'y ai passé 7 ans, en tant qu'élève étranger. Il n'y avait pas les mêmes obligations, mais les droits étudiants étaient les mêmes.

Mais comme je connaissais bien le métier de la mode, j'ai été engagé comme journaliste, j'écrivais des articles pour un quotidien professionnel. J'étais correspondant à Paris jusque dans les années 80. J'envoyais mes articles au Japon. Quand j'ai commencé, le prêt-à-porter n'existait pas, il en était à ses tout débuts. Il n'y avait que les défilés, deux fois par an. J'avais donc beaucoup de temps libre. La mode, jusqu'au Général de

Gaulle, était considérée comme un secret d'Etat. La tendance de la Haute Couture devait rester secrète. J'ai travaillé pour Givenchy (chez qui ma femme a travaillé elle aussi) et Balenciaga entre autres, et ai contribué à ce qu'ils s'exportent au Japon. J'ai participé aux salons de prêt-à-porter à la Porte de Versailles. En 1972, pour la première fois au Japon, 12 sociétés se sont déplacées pour des défilés. L'association des stylistes de mode NDK a accepté cela, dont le président, le mari d'Hanae Mori, et la manifestation de prêt-à-porter féminin a été organisée.

Vous étiez donc à la fois peintre et journaliste ?

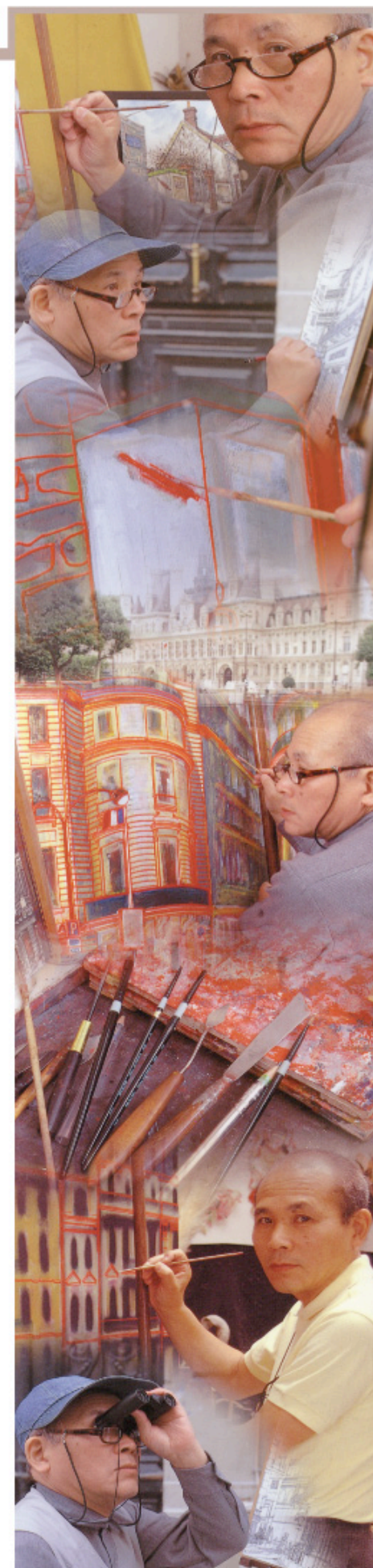
Oui, mon travail me laissait le temps de peindre. Mais il est vrai que je n'envisageais pas que la peinture devienne mon métier, je faisais cela pour mon plaisir. Cela dit, pour moi, être artiste peintre, c'était aussi être indépendant, travailler seul, et je préférais. Jusqu'aux années 80, j'ai travaillé pour un magazine professionnel, *Gap* (Groupe Avant Première), j'étais reporter exclusif pour le Japon. En 1981, ils ont publié une série d'articles intitulée *Mon Paris à travers la mode*. Aujourd'hui ce magazine a disparu mais, à l'époque, c'est *Gap* qui faisait le lancement des grands créateurs (Kenzo, Gaultier,...). C'était la réunion des magazines *Elle*, *Marie Claire* et d'autres. Toute la tendance de la mode y était. Il a lancé la nouvelle génération de stylistes. Après, chaque magazine est devenu indépendant. Je suis le premier à avoir fait un reportage sur Jean-Paul Gaultier, pour son premier défilé au Japon. Et tout ça s'est fait en même temps. Dans les années 90, j'ai quitté le magazine.

Avez-vous eu des difficultés à organiser des expositions de peinture à Paris ?

Oui, ça a été très dur. Moi, je participais à tous les salons, pour me faire connaître. En général, les artistes n'en font que quelques uns. Tous les 2 mois, il y avait un salon. Donc je travaillais pour être exposé partout. En présentant mes œuvres, j'espérais effectivement qu'une galerie me propose une exposition. Paul Sonnenberg est le premier à avoir pris le risque de m'exposer dans sa galerie parisienne, en 1975.

Votre travail aujourd'hui repose essentiellement sur Paris et ses bâtiments. Comment vous est venue cette passion ?

En 1968, j'étais étudiant mais j'avais déjà participé à des salons. L'atelier, aux Beaux Arts, étant fermé à partir de mai 68, j'ai décidé de sortir dans Paris pour peindre, et



de faire 100 dessins sur Paris. Je commence à dessiner à droite à gauche. Je fais un croquis détaillé, et je peux finir mon tableau à la maison. Je pensais que cela serait très rapide. Mais je m'aperçois en fait qu'il me faut beaucoup de temps. Finalement, 8 ans après, j'ai terminé mes 100 dessins, et je les ai publiés. J'ai proposé à un éditeur japonais, *Kodan-Sha*, de faire le livre, et il l'a publié.

A l'époque, mes tableaux servaient un peu de guide touristique de Paris aux Japonais, car la formule que nous connaissons actuellement n'était pas ré-

pandue. Quand mon premier livre a été terminé, je n'ai pas eu envie de m'arrêter là. Et puis j'ai continué à faire un second tome, puis un troisième et un quatrième. Actuellement, je travaille sur le cinquième, j'ai déjà 25 tableaux finis au moment où je vous parle. Maintenant, j'ai même des personnes qui me soumettent des propositions de bâtiments à peindre, sur le point d'être détruits par exemple. C'est vraiment amusant de recevoir en quelque sorte des commandes !

Vous êtes représenté au Musée Carna-

valet, cela doit être particulièrement important pour vous ?

Après mon premier livre, je suis allé à la Bibliothèque Nationale pour proposer mes dessins. Mais je ne voulais pas qu'ils soient séparés, car ils étaient présentés par 2, le modèle de base et le modèle aux contours rouges. On m'a dit de tenter le Musée Carnavalet. C'est le Conseil de la ville de Paris qui a donné son accord en 1978. C'est évidemment un grand honneur pour moi de faire partie de leurs collections.

Il faut bien comprendre l'importance pour moi des toiles avec ces contours rouges qui ne sont pas habituels pour les gens. J'ai trouvé mon propre style et c'est ça qui me plaît. Ma particularité des contours rouges ou blancs déstabilise parfois mais, pour moi, c'est vraiment là mon style, ma peinture. Même un de mes maîtres et amis, Georges Cheyssial, un immense peintre malheureusement trop peu connu en France, et à qui je dois beaucoup, ne me soutenait pas dans cette voie du contour rouge ! Il préférait de loin mes aquarelles plus "classiques", et n'aimait pas cette particularité de mes œuvres ! Pour moi, ces peintures sont celles qui me représentent et il est indispensable que les tableaux restent en duo.

Quel est votre projet en ce moment ?

J'ai 72 ans et il est essentiel que je me fixe des buts, notamment celui d'arriver à 500 dessins, une fois que le cinquième livre sera terminé !

Je remercie infiniment Monsieur Kojiro Akagi d'avoir répondu aux questions de Planète Japon, et de m'avoir si chaleureusement reçue dans son atelier.

Virginie Boucellle.



Moulin Rouge, Paris 18e, les deux versions du tableau.

